(56)
56

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1168



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU

56



Bibliothèque Nationale
Ex libris
1794.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

PAULINE ET HENRI,

TRAIT HISTORIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉ DE MUSIQUE,

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre DE LA RUE FEYDEAU, *le nonodi 19 brumaire, l'an 2 de la République Française.*

Paroles du C. BOUTILLIER, Musique du C. B[illegible]AL.

Prix, 1 liv. 5 sols.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.



A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vîtré.

1794

AVERTISSEMENT.

JE dois, en partie, le fond de ce sujet aux *Délassemens de l'Homme sensible*, par le Citoyen *D'Arnaud*, tome VI, II^e. Partie. En lisant le trait où je l'ai puisé, on sentira aisément tout ce qu'il m'en a coûté pour l'adapter aux circonstances actuelles. Je ne m'en repens pas, puisque mon travail a su me mériter de mes Concitoyens.

Je ne puis m'empêcher de rendre ici justice aux talens des Acteurs qui ont exécuté cet ouvrage; particulièrement au Citoyen *Rézicourt*, dont les avis m'ont été fort utiles, et qui joue le rôle de *Simon* en comédien consommé dans son art. Le Citoyen *Juliet* met dans le sien la vérité qu'il porte dans tous ceux dont il s'acquitte. On ne saurait être plus vraie que la Citoyenne *Hédoux* dans le rôle de *Charlotte*. La Citoyenne *Martin* chante avec beaucoup de sensibilité son ariette, et donne de l'expression à ce qu'elle dit. Peut-être serait-il à desirer que la Citoyenne *Legros* voulût mettre un peu plus de légèreté et de gaieté dans le rôle de *Jeannette*, pour completter l'ensemble de ce petit ouvrage. Les Citoyens *Bellemont*, *Georget* et *Duvernay* font regretter à l'auteur de n'avoir pu les placer plus avantageusement; mais le public qui les voit toujours avec plaisir, les dédommage de ce sacrifice.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
VINCENT, riche fermier.	Le Citoyen JULIET.
HENRI, son fils.	Le Citoyen DUVERNAI.
SIMON, ami de Vincent.	Le Citoyen RÉZICOURT.
CHARLOTTE, sa femme.	La Citoyenne HÉDOUX.
PAULINE et JEANNETTE, filles de Simon et de Charlotte.	La Citoyenne MARTIN. La Citoyenne LEGROS.
MAURICE, père de Charlotte.	Le Citoyen BELLEMONT.
Le Citoyen DUMONT, envoyé du Maire.	Le Citoyen GEORGET.

Quatre GARDES NATIONAUX et un CAPORAL.
PAYSANS et PAYSANNES.

La Scène est en France, dans un village avoisinant une grande ville.

Je soussigné, déclare avoir cédé à la Citoyenne TOUBON les droits tant d'imprimer que de vendre *Pauline et Henri*, trait historique dont je suis l'auteur, me réservant mes droits d'auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de la République française, nous autorisant du Décret des Représentans du peuple sur les Auteurs dramatiques.

BOUTILLIER.



PAULINE ET HENRI,

TRAIT HISTORIQUE.

Le Théâtre représente un paysage agréable, quelques collines dans le fond; sur l'un des côtés, on voit la maison du citoyen Simon, auprès de laquelle doit être un arbre avec banc de gazon au-dessous.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, CHARLOTTE, PAULINE, HENRI, JEANNETTE.

(*Ils sont tous assis au pied de l'arbre, devant une table sur laquelle on a servi le déjeûner. Maurice est entre Charlotte et Pauline, Henri près d'elle, et Jeannette de l'autre côté, auprès de sa mère.*)

QUINQUE.

MAURICE, CHARLOTTE, JEANNETTE. — PAULINE, HENRI.

A jamais aimez-vous,
Et dans votre ménage,
Soyez, malgré l'usage,
Toujours amans, étant époux.

A jamais aimons-nous,
Et dans notre ménage,
Soyons, malgré l'usage,
Toujours amans, étant époux.

HENRI.

C'est demain, ô ma tendre amie,
Qu'on nous marie!

PAULINE.

Oui, c'est demain.

HENRI.

Pour le certain.

PAULINE.

Qu'on nous marie?

HENRI.

Ouidà, ouidà:
Demain sera
L'un des beaux jours de notre vie.
Unique objet de tous mes vœux,
Mon premier soin fut de te plaire;
Chaque jour à mes yeux
T'a su rendre plus chère.
A mon père
Je dois le jour.
Tu m'aimes, je t'adore;
Tu t'embellis par ton amour;
Je te dois plus encore.

Ensemble.

MAURICE, CHARLOTTE, JEANNETTE. — HENRI, PAULINE.

A jamais aimez-vous, etc. — A jamais aimons-nous, etc.

CHARLOTTE.

Nous avons déjeûné; Jeannette, desservez tout cela. (*Ils se levent de table.*)

JEANNETTE.

Maman, ce sera bientôt fait.

MAURICE.

Oui, dépêches-toi, ma petite Jeannette; aussi-bien, vois-tu, la matinée s'avance. Tu viendras me donner le bras, et, si tu veux, nous irons faire ensemble un tour de promenade.

JEANNETTE.

Ouidà, Grand-papa. (*Elle ôte le couvert avec Pauline.*)

MAURICE.

En attendant, Henri, dis-moi donc où est ton père.

HENRI.

Vous savez, Grand-papa, que le maire est dans ce canton?

MAURICE.

Oui, je sais qu'il est ici d'avant-hier soir. C'est un sage magistrat que celui-là, et bien digne de notre confiance!

CHARLOTTE.

Je ne le connais pas, mon père; mais tout le monde l'aime, et s'accorde pour en dire du bien.

MAURICE.

C'est qu'il le mérite, ma fille. (*A Henri*). Eh bien, ton père ?

HENRI.

Il est chez le maire.

MAURICE.

Pour lui parler ?

HENRI.

Non ; mais au citoyen Thierri, l'un des héritiers du dernier Instituteur, et qui vient, sans doute, ici solliciter pour se faire nommer à sa place.

CHARLOTTE.

Eh bien, ton père se rencontrera sûrement avec mon mari ; car Simon.....

HENRI.

Est aussi chez le maire ? Tant mieux.

MAURICE.

Ecoutez donc, mes enfans ; cet homme a de la protection, des amis ; et je ne serais point du tout étonné qu'il parvînt à l'obtenir.

HENRI.

Par brigue ou par cabale. Si c'était par le mérite, je sais bien, moi, à qui je la donnerais : ce ne serait pas, à coup sûr, au citoyen Thierri ; mais bien au bon papa Simon.

CHARLOTTE.

Encore faudrait-il qu'il se montrât pour cela ; et le bon papa Simon, à coup sûr, ne fera aucune démarche, je vous en préviens.

MAURICE.

Il a tort : l'on ne viendra pas non plus la lui offrir, ni le prier de l'accepter, cette place. Qui l'empêche,

instruit comme il l'est, de la solliciter? N'est-il pas en état, autant, et plus qu'un autre, d'exercer ce ministère, où le porte déjà le vœu de ses amis? Eh, quel homme peut s'en mieux acquitter, que celui qui remplit dignement tous les devoirs d'un bon citoyen?

CHARLOTTE *vivement.*

Eh bien, allez donc, là-dessus, faire entendre raison à votre gendre. C'est le plus honnête homme du monde, assurément: et voilà bientôt dix-neuf ans, dieu merci, que nous sommes ensemble; mais je ne crois pas qu'il existe dans l'univers entier un mortel plus désintéressé que celui-là. Rien ne l'émeut: pertes, revers, disgraces, injustices, il souffre tout avec une résignation dont on ne se fait point d'idée.

MAURICE.

Ne te fâches point, ma Charlotte: que veux-tu? c'est malheureux; car cette place, j'imagine, ne gâterait rien à vos affaires?

CHARLOTTE.

Bien au contraire: quand on a de la famille, et qu'on n'a point de fortune, ou du moins un très-modique revenu.....

MAURICE.

Oui, ça viendrait bien à point.

JEANNETTE *apportant la canne et le chapeau de Maurice.*

Me voilà prête à vous accompagner, grand-papa, quand vous voudrez.

MAURICE.

Eh bien, allons, ma Jeannette; viens, mon petit bâton de vieillesse; aides-moi à marcher (*Il sort en donnant le bras à Jeannette, et s'appuyant de l'autre sur sa canne*).

SCÈNE II.

CHARLOTTE, PAULINE, HENRI.

HENRI.

OH-ÇA, ma chere Pauline! je pense qu'il serait à propos aussi que j'allasse aux champs, voir nos travailleurs, pendant l'absence de mon pere : tu connais son humeur; à la veille de notre mariage, il ne faut pas chercher à l'indisposer.

TRIO.

PAULINE.

Oui, cher Henri,
Vraiment je pense ainsi;
Gardes-toi bien de fâcher ton père.
Et puisqu'à notre amour,
Jusqu'ici tout prospère,
Du beau jour
Qui s'apprête,
Ne troublons point la fête.
Bien souvent,
En aimant,
Un rien amène la tempête.
Ciel! ne détruis pas notre espoir.
Adieu, jusqu'au revoir.

CHARLOTTE.

Il a raison, ce cher Henri;
Gardes-toi bien de fâcher ton père.
Et puisqu'à votre amour,
Jusqu'ici tout prospère,
Du beau jour
Qui s'apprête,
Ne troublez point la fête.
Bien souvent,
En aimant,
Un rien amène la tempête.
Ciel! ne détruis pas leur espoir.
Adieu, jusqu'au revoir.

HENRI.

Vous le pensez aussi;
Gardons-nous bien de fâcher mon père.
Et puisqu'à notre amour,
Jusqu'ici, etc. (*Comme Pauline.*)
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CHARLOTTE, PAULINE.

CHARLOTTE.

Souvenez-vous bien, ma fille, de ce que vient de dire Henri, et lorsque vous serez sa femme, c'est à vous, vis-à-vis de votre beau-père.....

PAULINE.

Vous n'avez pas besoin, maman, de me le recommander ; j'aime déjà le papa Vincent, comme si je lui appartenais.

CHARLOTTE.

Il est depuis long-temps ami de votre père ; il vous a vue, que vous n'étiez pas plus haute que ça.

PAULINE.

Je n'ignore pas non plus que c'est en faveur de cette ancienne amitié que Vincent a consenti à notre union.

CHARLOTTE.

Eh ! vraiment oui, c'est une raison de plus qui doit vous le faire chérir, puisque Henri vous épouse sans dot, et qu'il est fils du plus riche fermier du canton.

PAULINE.

Ce n'est point cet avantage-là seul que j'ai consulté.....

CHARLOTTE.

Je le pense comme vous, ma fille, et je suis juste. Autant Vincent est fougueux par fois, et bourru, quoique serviable et bon, autant Henri est doux, sage, posé....

PAULINE.

C'est tout comme mon père.

CHARLOTTE.

Et vous m'avouerez qu'on ne rencontre pas tous les jours un parti comme celui-là : je dirai même mieux, (elle n'est pas ici pour m'entendre) si j'en trouvais autant pour votre sœur, toute jeune qu'elle est encore, je n'hésiterais peut-être pas.... Mais non, ma Jeannette n'aura pas ce bonheur.

PAULINE.

Maman, voici mon père avec Vincent qui paraît fort agité.

SCÈNE IV.

VINCENT, SIMON, CHARLOTTE, PAULINE.

QUATUOR.

VINCENT *d'un ton toujours très-brusque.*

Oui, oui, je suis très en courroux.

SIMON *avec un air fort doux.*

Mais... mais que je vous dise...

VINCENT.

Non, Monsieur, laissez-nous.
Vous avez fait une sottise.

CHARLOTTE *et* PAULINE.

Une sottise?
Lui, lui! quelle surprise!

VINCENT.

Vous ne méritez pas qu'on s'intéresse à vous.

SIMON.

Mais écoutez-moi sans colère.

CHARLOTTE *et* PAULINE.

D'où vient cette colère ?

VINCENT.

Vous avez tort.

SIMON.

Non, j'ai raison.
Si vous vouliez, sans passion...

VINCENT.

Non, non, entre nous, plus d'affaire.

SIMON.

Je ne me repens pas; j'ai fait ce que j'ai dû.

VINCENT.

Bien répondu !
Dans sa sottise il persévère.

CHARLOTTE.

Expliquez-moi tout ce mystère.

VINCENT.

Oh ! la belle vertu,
Que de vouloir rester dans la misère !

PAULINE.

Papa... Vincent... Mon père...

VINCENT.

Vous l'avez entendu?

PAULINE.

O ciel ! que faut-il que j'espère?

SIMON.

Notre amitié...

VINCENT.

N'y comptez plus.

CHARLOTTE.

Mais contez-moi...

VINCENT.

Soins superflus.
Entre nous, plus d'affaire.

SIMON.

Pour avoir fait ce que j'ai dû,
Cela doit-il causer votre colère?

VINCENT.

Il n'est point de vertu
Qui tienne contre la misère.

Ensemble.

SIMON.

Mon cher ami, vous êtes bon,
Laissez calmer votre colère,
Et vous verrez, j'espère,
Que j'ai raison.

VINCENT.

Non, non, non, non;
Il veut toujours avoir raison.
(*A Pauline.*)
J'en suis fâché pour vous, ma chère,
Mais entre nous plus d'union.

CHARLOTTE *et* PAULINE.

Mais, mais, Vincent... écoutez donc...
Calmez un peu votre colère.
O ciel! comment lui faire
Entendre la raison?

VINCENT *avec emportement.*

Quand je vous dis qu'il n'en démordra point.

SIMON.

Je sens tout le prix, assurément.....

VINCENT.

Eh bien, aimez donc vos amis, et veuillez leur avantage; vous voyez comme ils y répondent!

CHARLOTTE.

Mon cher Vincent, mon mari sans doute a tort.

VINCENT.

S'il a tort? je vous le demande; et moi, je vous dis qu'il devient fou avec ses scrupules, qui ne ressemblent à rien.

SIMON.

Qui ne ressemblent à rien? lorsqu'il s'agit d'être honnête homme.....

VINCENT.

Tenez, citoyen, je vous le répète, je me pique d'être aussi honnête homme que vous assurément, et pourtant à votre place j'eusse été loin d'en faire autant.

SIMON.

Vous l'eussiez fait, mon ami : l'intérêt que vous prenez à nous, vous trompe et vous fait illusion ; mais je vous connais; à ma place vous n'hésiteriez pas un seul instant.

VINCENT.

Je vous passais, quoiqu'à regret, de vous refuser aux démarches que vos amis desiraient unanimement vous voir faire, pour être Instituteur de ce village; mais, ma foi, votre dernier procédé me pique et m'indigne contre vous.

CHARLOTTE.

Quel procédé?

VINCENT.

Quel procédé? Le ciel, par un événement bien inattendu sans doute, met à sa disposition un moyen infaillible de nous retirer vous et les vôtres de l'extrême détresse où vous êtes, et Monsieur, par je ne sais quelle délicatesse de conscience mal entendue, ne veut pas en profiter..... Non, celui-là me passe : je suis bon, je donnerais mon sang pour rendre service; mais quand

on est malheureux par sa faute, et qu'on persiste à l'être, pour moi je n'y tiens plus.

SIMON.

J'ai dû rejeter un moyen indigne de moi. Le plus beau présent que le ciel fit aux hommes est la conscience: les ingrats cherchent à l'étouffer : l'homme de bonne-foi la consulte, il y trouve à-la-fois son devoir et sa récompense; au surplus, croyez, mon ami....

VINCENT.

Moi, votre ami ? Non, monsieur; laissez-moi, vous dis-je. Adieu, Pauline, ne pleures pas, mon enfant; il n'y a pas moyen de vivre avec ton pere, tu le vois : son flegme me met tout hors de moi; comment voudrais-tu, qu'obligé d'être plus souvent ensemble..... Non, non, je me connais, chaque jour ce serait encore maille à partir; il vaut mieux que mon fils renonce à l'espoir d'être à toi.... Cela t'afflige, j'en suis fâché..... c'est malgré moi.... Je me faisais un plaisir de t'appeler ma fille..... (*Il l'embrasse*). Adieu, Charlotte, ne m'en veux pas; sans lui, sans ce cruel homme-là..

(*Il sort brusquement*).

SCÈNE V.

SIMON, CHARLOTTE, PAULINE.

SIMON.

L'EXCELLENT homme, malgré sa brusque humeur !

PAULINE.

Ah ! ma chère maman, quelle disgrace !

CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Ne te désespère point, ma fille, laisses-moi seule un moment avec ton père; je vais tâcher, s'il est possible, de raccommoder tout cela.

PAULINE.

Ah! rendez-moi, mon cher Henri, si vous m'aimez; ne faites point le malheur de notre vie, et prenez pitié d'un amour que vous-même approuvez, et que tout justifie : maman, je n'espère qu'en vous.

(*Elle sort*).

SCÈNE VI.

SIMON, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Vous voyez ce dont vous êtes cause!

SIMON.

Que voulez-vous, ma femme, que j'y fasse?

CHARLOTTE.

Quel sang-froid! au moins vous me direz.....

SIMON.

Oui, pourvu qu'à votre tour, vous promettiez de m'écouter sans emportement.

CHARLOTTE.

(*A part*). Quelle patience il faut avoir! (*Haut*). Eh bien?

SIMON.

Eh bien, vous savez qu'à votre sollicitation, pour

aggrandir notre petit local, j'ai fait abattre, la semaine passée, le mur qui sépare.....

CHARLOTTE *vivement.*

Eh! mon dieu oui, je sais qu'en démolissant ce mur qui sépare la maison du petit jardin, vous avez été assez heureux pour y trouver une somme de trente-deux mille livres.

SIMON.

C'était sans doute une fortune pour de pauvres gens comme nous; mais cet argent ne nous appartenait pas, et j'ai été bien vîte ce matin, comme je le devais, en faire ma déclaration, et le reporter au maire pour qu'il fût rendu aux héritiers: et voila ce qui fâche notre ami Vincent.

CHARLOTTE.

Votre ami a raison.

SIMON.

Quoi! vous aussi?

CHARLOTTE.

Nous sommes déjà trop riches, n'est-ce pas?

SIMON.

Nous le serons toujours assez quand nous n'aurons point de reproche intérieur à nous faire. On achète tout avec de l'or, excepté la paix avec soi-même.

ARIETTE.

Eh! que m'importe la richesse,
Si le remords est dans mon cœur?
S'il me déchire et me poursuit sans cesse,
Puis-je goûter quelque bonheur?
On peut supporter l'indigence,
Quand de l'honneur on suit la loi.

Lorsque ma conscience
Me dit : Je suis content de toi,
Tu fais bien ; c'est ma récompense,
J'ai rempli mon devoir, et c'est assez pour moi.

CHARLOTTE.

Quel beau raisonnement ! Il est bien question ici de remords ! Etes-vous mari ? êtes-vous père ?

SIMON.

Oui, mais avant tout, je suis homme et citoyen, et je connais ce que ces titres m'imposent. En devenant père, j'ai contracté une dette sacrée envers la patrie, et je ne peux l'acquitter qu'en formant à la vertu le cœur de mes enfans. La meilleure leçon est un bon exemple ; l'occasion s'offre de la donner, et j'en profite.

CHARLOTTE.

Oui, félicitez-vous-en, je vous le conseille, pendant que votre fille.....

SIMON.

Est à plaindre, j'en conviens, et je sens jusqu'au fond de l'âme, la peine que ce refus lui fait ; mais enfin, la religion, l'honneur, la vérité doivent parler plus haut, et se faire entendre.

CHARLOTTE.

Mourir de faim est aussi trop affreux.....

SIMON.

Est-ce vous qui parlez, ma femme ? Grand Dieu ! qu'est-ce donc que la vertu, si elle ne sait point résister à tous les combats, aux assauts les plus rudes ? Eh ! si j'ai fait mon devoir jusqu'à présent, n'en ai-je pas reçu la plus douce récompense ? n'ai-je pas vu mes filles applaudir au sacrifice de ma fortune ? n'ai-je pas vu leur cœur simple et pur, palpiter de plaisir à l'aspect d'une honorable pauvreté ? ne les ai-je pas entendu s'enorgueillir d'être mes enfans ? O sentiment délicieux !

tu m'as payé de tout : je ne connais point de détresse ; et je suis encore le plus heureux des pères !

CHARLOTTE.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira : en dépit de votre belle morale, votre ami est piqué.....

SIMON.

Ce n'est pas la première fois que....

CHARLOTTE.

Il est vrai, mais jamais aussi sérieusement que cela.

SIMON.

J'aime à croire qu'il reviendra de cette boutade comme des autres, et qu'alors, moins prévenu, il reconnaîtra lui-même.....

CHARLOTTE.

En attendant, voilà toujours l'établissement de Pauline manqué, ou pour le moins différé.

SIMON.

Je vous le redis : ma femme, mes enfans me sont peut-être plus chers que moi-même ; mais les obligations de l'honnête homme me lient et m'enchaînent avant toute autre chose. Ce sont des préceptes inviolables que la nature elle-même a gravés au fond de nos cœurs. Eh ! malheur aux âmes chez lesquelles ces préceptes s'effacent !

CHARLOTTE.

Mais encore une fois, cruel homme que vous êtes....

SIMON.

Songez-y bien : nos enfans pauvres et vertueux, chériront toujours notre mémoire. Riches au prix de notre honneur, ils rougiraient de nous avouer ; ils maudiraient peut-être un jour..... Ah ! je frémis d'y

penser !..... Non, mon amie, non, vous êtes mère, et vous ne supporterez pas cette affreuse idée. Une bonne réputation est le plus bel héritage que nous puissions leur laisser ; ne les en privons pas : nous mourrons pauvres ; mais nous emporterons au tombeau les bénédictions de nos enfans.

(*Il sort*).

SCÈNE VII.

CHARLOTTE *seule*.

ARIETTE.

AU fond, pourtant il n'a pas tort ;
Il faut que j'en tombe d'accord.
Oui, Simon est un honnête homme.
Quoique pareille somme
Pour nous eût été comme,
A vrai dire, un petit trésor...
Au fond, je sens qu'il n'a pas tort ;
Il faut que j'en tombe d'accord.
Si j'ai paru d'avis contraire,
Je n'en étais pas moins du sien ;
Tout bas une raison sévère,
En effet, me le disait bien.
Mais je ne puis m'en taire ;
Non, tant d'honnêteté,
Sur-tout dans l'infortune,
N'est pas chose commune.
C'est bien dommage, en vérité ;
Que cette probité
Ne mène point à la fortune...
Non, non, Simon n'a pas tort ;
Avec lui j'en tombe d'accord.

SCÈNE VIII.

CHARLOTTE, PAULINE.

PAULINE.

EH bien, maman, à quoi dois-je m'attendre ?

CHARLOTTE.

Tu sais comme est ton père : je n'ai pu rien encore déterminer avec lui, mais consoles-toi, ma fille ; peut-être parviendrons-nous, dans un autre moment, à ramener Vincent, quand sa fougue sera passée. Consoles-toi, te dis-je.

PAULINE.

Me consoler ! et ne plus voir Henri !

CHARLOTTE.

Laissons à son père le temps de se calmer. Tout cet emportement ne vient que de sa trop grande amitié pour nous : il s'appaisera, mon enfant, et reviendra ; ne te chagrines point ; c'est moi qui te le dis : avec le temps, tout s'arrange.

PAULINE.

Ah ! maman, vous cherchez, je le vois, à flatter ma tendresse.

(*Elle embrasse Charlotte qui sort*).

SCÈNE IX.

PAULINE *seule.*

O mon cher Henri ! tout nous riait ce matin, tout semblait nous promettre un beau jour, et nous voilà..... Ciel ! qui l'aurait pu croire ?

ARIETTE.

Ah ! quel supplice extrême !
Ah ! que mon sort a de rigueur !
Il faut perdre l'espoir flatteur
D'être jamais à ce que j'aime.
Henri, mon cher amant,
Si l'on prétend que je t'oublie,
Loin de toi, toute ma vie
Ne sera plus qu'un long tourment.
C'est demain que Pauline
T'aurait donné sa foi...
Que ce revers nous assassine !
Quoi ! je ne serais plus à toi !
Ah ! quel supplice extrême !
Ah ! que mon sort, etc.

(*Elle va s'asseoir près de l'arbre, et s'essuie les yeux en pleurant, avec son tablier.*)

SCÈNE X.

PAULINE, MAURICE, JEANNETTE.

JEANNETTE *ramène Maurice, et rentre en chantant.*

CHANSONNETTE.

J'allais au bois seulette,
En folâtrant
Et sautillant,
Disant la chansonnette,
Quand sur mes pas,
Je vis venir Lucas ;
C'est le berger que j'aime...
Ouidà, ouidà...
Mais, me dis-je en moi-même,
Fait-il bon de l'attendre là ?

Quel mal peut-il me faire ?...
Je n'en sais rien ;
Mais je sais bien
Que Lucas sait me plaire.
Il est si bon !
C'est le meilleur garçon !...
Et le fuir !.. quel dommage !
Ouidà, ouidà,
C'est pourtant bien plus sage,
Je crois, que de l'attendre là.

MAURICE.

J'aime à te voir, ma Jeannette, de cette gaîté-là ; conserves-là le plus long-temps que tu pourras.

JEANNETTE.

C'est bien aussi mon intention, grand-papa.

MAURICE.

Tant mieux : c'est que, vois-tu, mon enfant, on se porte toujours bien, même à soixante et dix ans, quand on est gai : mais parlant de ça, voilà, je crois, Pauline qui pleure ?

PAULINE.

Vous ne vous trompez point, grand-papa.

JEANNETTE.

Eh ! ma sœur, quel malheur vous est donc survenu ?

PAULINE.

Henri.....

MAURICE.

Eh bien, Henri ?

PAULINE.

Je ne puis achever.

JEANNETTE.

Serait-il mort ?

PAULINE.

Non, mais il n'existe plus pour moi.

MAURICE.

Comment cela ?

PAULINE.

Une querelle s'est élevée entre mon père et le sien.

MAURICE.

Et tout est rompu ?

PAULINE.

Vous m'en voyez au désespoir.

JEANNETTE.

Pourquoi se quereller aussi ?

MAURICE.

Vincent se sera sans doute emporté, comme à son ordinaire. Ah ! je le reconnais bien là ! mais il a tort.

JEANNETTE.

Assurément.

PAULINE.

Au contraire, il dit que c'est mon père qui.....

JEANNETTE.

Ah ! papa est trop doux pour ça. Je n'y étais point, mais je gagerais, moi, que c'est Vincent.... Quand une fois il est en colère, il n'y a plus moyen de lui faire entendre raison.

MAURICE.

Et Henri, ma fille, sait-il.....

PAULINE.

Non, il n'est pas encore revenu depuis. Ah ! s'il faut que son père lui ait défendu de me revoir...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUMONT *accompagné de quatre* GARDES NATIONAUX *avec* UN CAPORAL.

JEANNETTE *à Dumont, qui a l'air de chercher.*

Qui demandez-vous, Citoyens ?

MAURICE *à part.*

A qui en veulent ces personnes-là ?

DUMONT.

Je cherche la demeure du citoyen Simon : pourriez-vous, ma belle enfant, me l'enseigner?

PAULINE.

Vous ne sauriez mieux vous adresser ; c'est ici.

JEANNETTE.

Nous sommes ses enfans.

DUMONT.

Certes ! je lui en ferai mon compliment. Est-il chez lui ?

JEANNETTE.

Oui, citoyen; vous voudriez lui parler, n'est-ce pas ?

DUMONT.

Je viens de la part du maire.....

MAURICE.

Quoi ! le maire ?.....

JEANNETTE *appelant Charlotte.*

Maman, maman.

CHARLOTTE *à la fenêtre.*

Eh bien, qu'est-ce que tu veux ?

JEANNETTE.

Descendez, vîte, vîte : on demande mon papa de la part du maire.

CHARLOTTE.

De la part du maire ? Eh ! mon dieu, mon dieu! ça suffit, je descends. (*Elle ferme la fenêtre*).

PAULINE *bas à Maurice.*

Que peut nous annoncer une pareille visite ?

MAURICE.

Je ne sais pas trop.....

JEANNETTE.

Citoyen, voici mon papa.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, SIMON, CHARLOTTE.

SIMON.

PUIS-JE savoir le motif de votre visite?

DUMONT.

C'est donc vous, qui, loin de garder trente-deux mille livres que vous trouvez, vous hâtez de les rendre ?

SIMON.

Cette somme ne m'appartenait pas.

DUMONT.

On sait cependant que vous n'êtes pas riche.

SIMON *montrant sa famille qui salue Dumont.*

Voilà tout ce que je possède.

DUMONT.

Un tel bien, je l'avoue, peut contribuer à votre bonheur ; mais il ne convient pas d'être fier.

SIMON.

Moi, fier? Eh! de quoi le serais-je? J'aurais plus de fortune, il est vrai, si je l'eusse voulu ; mais en préférant ma pauvreté, je n'ai fait que mon devoir, et je n'en dois pas tirer vanité.

DUMONT.

La place d'Instituteur est vacante.

SIMON.

Je le sais.

DUMONT.

Pourquoi, instruit comme vous l'êtes, vous refuser à la loi qui vous permet d'y prétendre, et qui vous offre un moyen d'assurer l'existence de votre famille? Est-ce modestie, est-ce orgueil?

SIMON.

Ni l'un, ni l'autre : je déteste l'orgueil, et je n'approuve pas cette modestie outrée, cette défiance de soi-même, qui nous rend inutiles aux autres, et nous condamne à une éternelle oisiveté. Au reste, je me rends justice; cette place me paraît exiger des talens que je n'ai pas, et sans doute il est beaucoup de sujets plus dignes que moi du choix de mes concitoyens.

DUMONT.

Ce refus peut leur être sensible, et je vois avec regret qu'il confirme des soupçons.....

SIMON et CHARLOTTE.

Des soupçons?

DUMONT.

Oui, votre probité ne vous en met point à l'abri.

SIMON.

Des soupçons? et sur quoi, s'il vous plaît? J'ignore absolument quels peuvent être mes torts; mais je n'ai jamais désobligé personne, et mon cœur ne me reproche rien.

DUMONT.

Cette sécurité apparente, peut bien être, si vous voulez, le témoignage d'une âme innocente et tranquille; et je me plais à le penser, mais il n'en faut pas moins

que vous me suiviez à l'instant chez le maire pour vous disculper.

MAURICE.

Comment !

CHARLOTTE.

Quoi ! mon mari ?.....

PAULINE et JEANNETTE.

Mon pere.....

DUMONT *aux gardes.*

Vous qui savez les intentions du maire, conduisez le citoyen Simon à sa destination.

CHARLOTTE et MAURICE.

A sa destination ! mais.....

DUMONT *leur montrant un papier.*

Point de mais : voici l'ordre de la commune.

SIMON.

Oui, j'y vais : l'estime de mes concitoyens est, après la mienne, ce que j'ai de plus cher au monde : c'est un bien que je ne me laisserai pas ravir, et je cours le défendre.

(*Il se met au milieu des gardes*).

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT.

VINCENT *à Simon.*

OU allez-vous ? qu'est-ce que tout cela signifie ? et pourquoi ces...

MAURICE.

Un ordre du maire.....

VINCENT *à Dumont.*

Simon est innocent, citoyen; je le connais, c'est mon ami, et j'en réponds sur ma tête.

DUMONT.

Je veux le croire; mais je n'en dois pas moins faire exécuter.

CHARLOTTE.

Nous allons tous le suivre, et.....

DUMONT.

Non, s'il vous plaît; je dois m'y opposer : demeurez; tel est l'ordre que j'ai reçu.

VINCENT.

Eh bien, moi je ne l'abandonnerai pas : l'ordre ne sera peut-être pas pour moi. Ne pleurez point, vous autres, ne pleurez point : je vais avec lui chez le maire, et s'il faut mon crédit, mons sang, tout est à mon ami.

DUMONT.

J'ai peur que vous ne fassiez une fausse démarche.

VINCENT.

Je ne le quitte point, vous dis-je, à la mort ni à la vie. Viens, mon cher Simon, tu es un brave homme, et tu n'as rien à craindre.

SIMON.

Je ne crains rien non plus; mais, mon ami, je veux répondre seul aux calomniateurs; seul je veux les confondre. C'est devant le peuple que je vais plaider ma cause : ne l'outrageons point, en doutant de sa justice. Si la malveillance peut l'égarer un instant, la vérité le ramène toujours. Mes amis, soyez tranquilles; tous les bons citoyens ne composent qu'une même famille. Sûr de mes principes et fort de ma conscience, je me rends sans crainte au milieu de mes frères. (*Dumont fait un*

signe aux gardes qui emmènent Simon, que Vincent tient embrassé : Charlotte, Maurice, Pauline et Jeannette les suivent jusques au bas de la montagne).

SCÈNE XIV.

DUMONT, MAURICE, CHARLOTTE, PAULINE, JEANNETTE.

DUMONT *à part sur le devant de la scène.*

J'AIME à voir l'attachement de ces bonnes gens !

MAURICE.

Comment se peut-il que Simon.....

CHARLOTTE *à Dumont.*

C'est vous qui m'enlevez mon mari.....

QUATUOR.

Ah! dissipez notre frayeur.
A qui peut-il déplaire?

PAULINE *et* JEANNETTE.

Quel est son crime ou son malheur?
D'où vient un ordre aussi sévère?

MAURICE.

Hélas! qu'aurait-il donc pu faire?
Il est bon fils.

CHARLOTTE.

Et bon mari.

PAULINE *et* JEANNETTE.

C'est aussi le plus tendre père.

Tous *quatre.*

TOUS *quatre.*

Dans ces cantons on le révère.
A quelqu'un s'il a pu déplaire,
Auprès du maire,
Ah! soyez son appui!

CHARLOTTE.

Vous gardez le silence?

MAURICE.

Quelle est donc son offense?

CHARLOTTE.

Peut-il avoir quelqu'ennemi
Qui l'accuse et l'ait desservi?

TOUS *quatre.*

Veuillez nous satisfaire.
A quelqu'un s'il a su déplaire,
Auprès du maire,
Ah! soyez son appui!

DUMONT *à part.*

Le devoir m'oblige à me taire,
Et malgré moi, je les afflige ici.

Ils m'attendrissent; je n'y saurais tenir; retirons-nous. (*Haut*). Je vais rendre compte de ma mission. Je vois avec plaisir combien M. Simon vous est cher, et j'aime à croire qu'il le mérite: soyez bien sûrs que, s'il en est besoin, cela ne peut que me décider à parler en sa faveur; mais je ne puis pour l'instant vous en dire davantage.

CHARLOTTE.

Quoi! vous nous laissez ainsi dans l'inquiétude?

DUMONT *s'échappant d'auprès d'eux.*

Il le faut.... Adieu, mes bonnes gens, adieu.... (*Elles le reconduisent en lui faisant plusieurs révérences*).

SCÈNE XV.

MAURICE, CHARLOTTE, PAULINE, JEANNETTE.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MAURICE.

Je n'y comprends rien : ce que je sais bien, c'est qu'il faut que le maire ait un motif bien puissant pour agir de la sorte.

CHARLOTTE.

Vous m'effrayez, mon père.

MAURICE.

Ce n'est pas mon dessein. Je veux te dire seulement que les gens en place, sont, plus que d'autres, exposés à être trompés.

CHARLOTTE.

Vous m'avez dit qu'on ne chantait par-tout que les louanges du maire ?

MAURICE.

Cela est vrai, et je te le répète : c'est un homme juste; ainsi tranquillises-toi, ma Charlotte.

JEANNETTE.

D'ailleurs, moi, si j'ai bien observé le citoyen qui est venu chercher mon papa, je ne lui ai point trouvé l'air aussi sévère qu'il cherchait d'abord à le paraître.

PAULINE.

Oui, maman, j'ai cru même m'appercevoir qu'il se

faisait une sorte de violence pour ne point parler..... Mais j'entends quelqu'un, je crois ?

JEANNETTE.

Ma sœur, c'est Henri.

PAULINE.

Henri !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, HENRI.

MAURICE.

AH ! mon garçon, depuis que nous ne t'avons vu, il y a ici bien du changement !

HENRI.

Qu'est-ce donc ? vous avez tous l'air consterné !

PAULINE.

Ah ! mon cher Henri.... il ne faut plus songer à notre mariage.

HENRI.

Comment ?

CHARLOTTE.

Simon et Vincent ne se sont point tous deux trouvés d'accord sur certain point qu'on te dira, et tout est défait.

HENRI.

Serait-il possible ?

PAULINE.

Ce n'est pas tout encore.

HENRI.

Quel nouveau malheur?

MAURICE.

On est venu de la part du maire.....

HENRI.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Il a fait demander mon mari : on vient de l'éloigner de nous.

HENRI.

O ciel ! se pourrait-il? et dans quel lieu prétend-t-on faire conduire le papa Simon ?

CHARLOTTE.

Hélas ! nous l'ignorons.

HENRI *avec feu.*

Votre mari ne saurait avoir mérité cette disgrâce ; je réponds de son innocence comme de la mienne.

MAURICE.

Nous le croyons bien ainsi que toi, mais on nous a défendu de l'accompagner.

HENRI.

Je vais chercher mon père, et tout brouillé que vous le dites avec Simon.....

JEANNETTE.

Vraiment, malgré cela, il est aussi avec lui.

HENRI.

Eh bien ! je vais m'unir à mon père, à la maison commune, et là, tous deux, nous parlerons au maire, avec toute la chaleur de l'amitié qui défend une bonne cause. Le magistrat est juste, intègre ; le papa est aimé:

on cédera à nos instances, et l'on nous rendra le digne homme que des malveillans sans doute ont voulu perdre.

(*Il sort en courant*).

SCÈNE XVII.

CHARLOTTE, MAURICE, PAULINE, JEANNETTE.

MAURICE.

O le brave jeune homme!

JEANNETTE.

Voyez donc, ma sœur, comme il court!

CHARLOTTE.

Oublier les intérêts de son amour, pour ne s'occuper que de ceux de mon mari!

PAULINE.

Eh! pourquoi l'aimerais-je donc tant? sa vénération pour mon père, sa tendresse pour le sien, son amitié pour nous, voilà ce qui me l'a fait chérir, ce qui m'attache à lui..... Ah! mon Henri a mon cœur et tous mes sentimens!

MAURICE.

Vraiment, nous l'aimons bien tous.

CHARLOTTE.

Tout cela me jette dans une inquiétude.....

JEANNETTE.

Maman, ma sœur, voici déjà Henri avec son père!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT, HENRI.

VINCENT *à son fils.*

NON, te dis-je, il est inutile d'aller plus loin.

CHARLOTTE.

Pourquoi?

VINCENT.

Impossible d'approcher, impossible d'avoir accès : quelqu'un aposté exprès sans doute, sous je ne sais quel prétexte, m'a éloigné, m'a empêché d'entrer.

MAURICE.

Mais mon gendre.....

VINCENT.

Oh! il est entré, lui; mais je vous dis qu'on n'a jamais voulu me le permettre, malgré tout ce que j'ai pu dire et faire.

HENRI.

Qu'augurer de tout cela?

SEXTUOR et *CHOEUR.*

MAURICE, CHARLOTTE, PAULINE, HENRI, JEANNETTE, VINCENT.

Ciel! je frémis, je tremble,
Et crains tous les malheurs ensemble.

VINCENT.

L'ami Simon en sera cru;
Laissons faire à son innocence;
Reposons-nous sur sa vertu;

MAURICE.

Oui ; mais la médisance...

VINCENT.

Il en triomphera.

MAURICE.

La calomnie....

VINCENT.

Devant lui se taira,
Je le parie ;
Tous les méchans il confondra.

TOUS.

Nous en acceptons le présage.

CHOEUR DE PAYSANS *derrière le Théâtre.*

Quelle fête pour le village !
De tout le monde il est chéri,
Et de bon cœur, chacun partage
Le bien qui lui vient aujourd'hui.

CHARLOTTE *et* PAULINE.

Que veut dire ceci ?

SIMON *derrière le Théâtre.*

O mes amis ! je suis sensible....

CHARLOTTE *et* VINCENT.

mari !
Mais c'est la voix de mon
ami !

MAURICE, PAULINE, JEANNETTE.

Mon gendre !
est-il possible ?
Mon père !

TOUS.

Oui, c'est bien lui.

(*Henri court se jeter à son col.*)

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, SIMON *ramené par tous les habitans de l'endroit*; DUMONT *portant un porte-feuille.*

CHOEUR.

QUELLE fête pour le village!
De tout le monde il est chéri,
Et de bon cœur, chacun partage
Le bien qui lui vient aujourd'hui.

SIMON.

O mes amis! partagez ma joie : vous voyez un père au milieu de ses enfans.

CHARLOTTE.

Contes-nous, mon ami, tout ce qui t'est survenu depuis.....

SIMON.

En vous quittant, je fus conduit chez le maire. Tout le village y était assemblé. On paraissait m'attendre; car, à mon arrivée, tous les yeux se portèrent sur moi, et il se fit à l'instant le plus grand silence. Le maire se lève, et m'adressant la parole : « Citoyen, la cure de » cette paroisse était vacante, mais notre Commune » ne veut plus rien qui lui retrace d'anciennes erreurs. » Il ne nous faut maintenant qu'une morale simple et » vraie; parmi tous ceux qui pouvaient prétendre à » éclairer les autres, vous seul ne vous êtes pas pré- » senté, et c'est vous que le peuple appelle à cette ho- » norable fonction au plus vîte. —Moi! m'écriai-je? » —Quoi!... il m'interrompt! Citoyen, point de mo-

» destie déplacée : vous êtes assez instruit pour remplir » le poste qu'ils vous confient. Au reste, les tems de pres- » tige et d'aveuglement sont passés. Notre raison épurée » ne veut plus pour objet de notre culte que la liberté, » et pour sermens que des exemples de vertus civiques ». A ces mots, on applaudit de toutes parts, on me félicite, on m'entoure, on m'embrasse... J'étais préparé contre la calomnie ; je ne l'étais point à tant de bienveillance et de bonté. Tremblant, éperdu, le cœur plein, je respirais à peine; je ne pouvais parler, je pleurais... Mais que ces larmes étaient délicieuses! C'était l'amitié, la reconnaissance, tout ce que les hommes ont de plus cher et de plus sacré qui les faisait répandre. Je pensais à vous, mes enfans, et au bien que j'allais faire.

VINCENT.

Mon ami !

PAULINE *et* JEANNETTE.

Mon père !

CHARLOTTE.

Je savais bien, moi, que mon mari n'avait pas tort.

VINCENT.

Reçois mon compliment sincère. La faveur est d'autant plus grande, mon ami, que tu ne l'as pas sollicitée. Mais avec le peuple, la protection n'a rien à faire, puisqu'il accorde tout au mérite. Je ne m'étonne plus pourquoi... On craignait ma vivacité peut-être, mon zèle à te servir... Mais je suis content.

SIMON.

Ce n'est pas tout. On a refusé la somme que j'ai trouvée, et l'assemblée, d'une voix unanime, a décidé qu'elle me resterait.

DUMONT.

Oui, la voilà; je suis chargé de vous la rendre, et je le fais avec d'autant plus de plaisir, que je répare la

frayeur que je vous ai causée. C'était la punition de votre excès de modestie. Souvenez-vous qu'il ne faut jamais l'outrer, et que tout citoyen se doit à la chose publique.

SIMON.

En acceptant et la place et l'argent, je me suis imposé de nouveaux devoirs que je vais remplir de mon mieux. Mais, Citoyens, le jour de la raison est enfin arrivé. Je suis homme, et je n'aurai pas l'orgueil de m'établir médiateur entre la Divinité et mes frères. Nous nous rassemblerons chaque décade, et là, mes fonctions, au lieu de vous entretenir de vieux préjugés, se borneront à vous rappeler vos droits et vos devoirs, en vous lisant l'acte sublime et solemnel qui les a consacrés. Quant à cet argent, vous n'ignorez pas que je l'ai trouvé dans la maison qui fut occupée par mon prédécesseur. Cette somme amassée par lui, le fut sans-doute à vos dépens. Les revenus de la cure étaient votre bien. S'il ne put sans crime en détourner l'emploi, puis-je aujourd'hui m'enrichir de vos dépouilles? Oui, voilà votre bien... (*Les Paysans veulent le remercier.*) —Que faites-vous? —En vous le rendant, je ne suis point généreux, je ne suis que juste.

VINCENT.

Ta probité m'ouvre les yeux. Toi seul, mon cher Simon, avais raison, et moi, j'étais dans l'erreur; mais pardonne à l'amitié.

SIMON.

Elle sera notre excuse à tous deux.

DUMONT.

J'ai rempli mon message, et je vais...

VINCENT.

Non, Citoyen, demeurez, et soyez témoin des transports de notre joie. Allons, Henri, prends la main de Pauline.

HENRI.

Oui, mon père, de tout mon cœur.

PAULINE.

Citoyen Vincent... Mon père...

VINCENT.

Elle est à toi. Unissez-vous, mes enfans, aimez-vous toujours. A demain votre noce, et dans l'attente des plaisirs qu'un si beau jour nous apprête, honorons le digne magistrat qui mérite et qui justifie tous les jours notre choix et notre confiance.

CHOEUR *général.*

Qu'une même allégresse
Nous anime en ces lieux;
Chantons et bénissons sans cesse
Ce mortel généreux.

SIMON, CHARLOTTE, MAURICE, VINCENT, PAULINE, HENRI, DUMONT, JEANNETTE.

C'est un dieu tutélaire
Qui met fin à notre misère.
Par lui, par ses bienfaits,
Nos jours vont s'écouler en paix.

CHOEUR.

Qu'une même allégresse
Nous anime, etc.

ERRATA.

Frontispice, *lig.* 9, musique du C. Rigal; *lisez*, du C. Rigel.

Pag. 6, *avant-dernière ligne*, Tu t'embellis; *lisez*, Tu l'embellis.

Pag. 15, *lig.* 31, moyen infaillible de nous retirer; *lisez*, de vous retirer.

COMÉDIES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

L'Apothéose de Beaurepaire, comédie en 1 acte et en vers, du citoyen Lesur. . . . . » l. 15 s.
Le Château du Diable, comédie héroïque en 4 actes et en prose, du citoyen Loaisel Tréogathe. 1 5
La Bisarrerie de la Fortune, comédie en 5 actes et en prose, par le même. 1 10
Le Cousin de tout le Monde, comédie en 1 acte et en prose, du citoyen Picard. 1 5
Les Brigands de la Vendée, opéra-vaudeville en 2actes et en prose, par le C. Boullaut. 1 5
Arlequin friand, comédie en un acte et en prose, par le Citoyen Picard. 1 5
La Moitié du Chemin, comédie en trois actes et en vers, par le C. Picard. . . 1 10
A-bas la Calotte, ou les Déprêtrisés, comédie en un acte, par le citoyen Rousseau. . . 1 5
Le Rival Inattendu, comédie en 1 acte et en prose, par le citoyen Gassier St-Amand. 1 5
Michel Cervantes, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, paroles du Citoyen Gamas, musique du Citoyen Foignet. . . . 1 10
Dalmanzy, ou le Fils naturel, comédie en trois actes et en prose, par le C. Boullaut. . 1 10
Tout pour la Liberté, comédie en 1 acte et en prose, par le Citoyen Ch. L. Tissot. . . . 1 10
Cadet Roussell', ou le Café des Aveugles, comédie en trois actes et en prose, par les Citoyens Jos. Aude et L. Tissot. 1 10
Les Émigrés aux Terres australes, comédie en 1 acte et en prose, par le Citoyen Gamas. . 1 5